

*L'EUROPE GALANTE*

*Ballet*

Représenté à l'Académie  
royale de musique  
en 1697

*Paroles d'Antoine Houdar de La Motte*  
*Musique d'André Campra*

Transcription du Centre de musique baroque de Versailles

L'EUROPE GALANTE,  
*BALLET.*

Représenté par l'Académie Royale de Musique l'An 1697.  
*Les Paroles de M. de la Mothe,*  
&  
*La Musique de M. Campra.*  
*XLIII. OPERA.*

PERSONNAGES *DU BALLET.*

*PREMIERE ENTRÉE.*

VENUS.

LA DISCORDE.

*Troupe de Jeux, de Plaisirs & de Graces.*

*SECONDE ENTRÉE.*

SILVANDRE, *Berger.*

CEPHISE, *Bergere.*

DORIS, *Bergere.*

PHILENE, *Confident de Silvandre.*

*Troupe de Bergers & de Bergeres.*

*Troupe de Pastres.*

*TROISIÈME ENTRÉE.*

DOM PEDRO.

DOM CARLOS.

*Troupe de Musiciens & de danseurs.*

*QUATRIÈME ENTRÉE.*

OCTAVIO, *Seigneur Venitien.*

OLIMPIA, *Venitienne.*

*Troupe de Masques.*

*DERNIERE ENTRÉE.*

ZULIMAN, *Sultan.*

ROXANE, *Sultane.*

ZAYDE, *Sultane.*

*Troupe de Sultanes.*

LE BOSTANGI BACHI, *ou grand Jardinier.*

*Troupe de Bostangis.*

VENUS.

LA DISCORDE.

*Troupe de Plaisirs volants.*

# L'EUROPE GALANTE, BALLET.

## PREMIERE ENTRÉE.

*Le Théâtre représente une Forge galante où les Graces, les Plaisirs & les Ris sont occupez à forger les traits de l'Amour. VENUS y descend, pour les exciter au travail.*

VENUS.

Frappez, frappez, ne vous laissez jamais,  
Qu'à vos travaux, l'Echo réponde.  
Pour le Fils de Venus, forgez de nouveaux traits ;  
Qu'ils portent dans les cœurs, une atteinte profonde  
Frappez, frappez, ne vous laissez jamais,  
Vous travaillez pour le bonheur du monde.

126

LE CHŒUR *des Graces, des Plaisirs & des Ris.*

Frappons, frappons, ne nous lassons jamais,  
Qu'à nos travaux, l'Echo réponde.  
Pour le Fils de Venus, forgeons de nouveaux traits ;  
Qu'ils portent dans les cœurs une atteinte profonde  
Frappons, frappons, ne nous lassons jamais ;  
Nous travaillons pour le bonheur du monde.

VENUS.

C'est Vulcain qui fait le Tonnerre,  
Dont le Maître des Dieux, épouvante la Terre ;  
Mais, ce sont les Plaisirs, les Graces & les Ris,  
Qui forment les traits de mon Fils.  
Jeunes cœurs essayez la douceur de ses armes ;  
Qui s'en laisse blesser, éprouve mille charmes.

DEUX GRACES, *à qui le CHŒUR répond.*

Souffrez, que l'Amour vous blesse,  
Belles, chassez la fierté :  
Apprenez, que la tendresse  
Est l'ame de la Beauté.  
Si vous voulez, que les Graces,  
Vous accompagnent toujours,  
Pour les voir suivre vos traces,  
Suivez celles des Amours.

127

UNE GRACE.

C'est dans une tendresse extrême,  
Qu'on trouve des Plaisirs parfaits.  
On n'est content, que quand on aime,  
Les autres biens, sont sans attrait ;  
Pour être heureux, l'Amour, luy-même,  
S'est blessé de ses traits.

*Ce divertissement est troublé par une Symphonie, qui annonce la DISCORDE.*

VENUS.

Quelle soudaine horreur ! & quels terribles bruits !  
Ciel ! qui peut amener la Discorde où je suis ?

LA DISCORDE.

C'est en vain, qu'à tes Loix tu prétends qu'on réponde  
Déesse, fais cesser d'inutiles travaux.  
A quel coin reculé du monde,  
L'Amour, veut-il tenter des triomphes nouveaux ?  
De quels traits impuissants, menace-t'il la terre ?  
Quoy, déjà son pouvoir veut succéder au mien ?  
A peine a-t'on éteint le flambeau de la guerre,  
Qu'il prétend rallumer le sien.

128

Non, non, j'ay pour toujours trompé son esperance,  
J'ay détruit, j'ay brisé ses Autels & ses fers :  
J'ay du moins arraché, l'Europe à sa puissance,  
Si ce n'est pas tout l'Univers.

VENUS.

Tu t'applaudis d'une fausse Victoire,  
L'Amour, a dans l'Europe, une nouvelle Gloire.  
Il recueille le fruit de tes noires fureurs ;  
Il a triomphé de la guerre,  
Malgré tous tes efforts, il rassemble deux cœurs,  
Qui feront quelque jour le destin de la terre.  
Le Heros qui les joint, sçait enfin dénouer.  
Ce nœud que tu formas, avec un soin funeste.

LA DISCORDE.

C'en est assez, épargne-moy le reste ;  
Et ne me force pas, à t'entendre loüer,  
Un Roy qui me deteste.

VENUS.

Je te feray souffrir de plus cruels tourments ;  
Tu méprises l'Amour, tu verras sa victoire :  
Et je veux, que ces lieux, par divers changements,  
Servent de Théâtre à sa gloire.

129

C'est luy, qui dans l'Europe a ramené la Paix,  
Ses Peuples, à tes yeux, vont chanter ses attraits,  
Tu vas voir, que des cœurs, l'Amour seul est le Maître.

LA DISCORDE.

Ah ! ne te flatte pas de m'en rendre témoin.

VENUS.

Je veux te contraindre de l'être :  
Tu prends, pour t'en deffendre un inutile soin.

LA DISCORDE.

Puisque dans ces lieux on m'arrête,  
Fueur, secondez-moy, troublons au moins la Fête.  
Faisons des Inconstants, des Jaloux odieux.  
Jettons dans tous les cœurs, les soupçons & les craintes :  
Que l'on connoisse à mille plaintes,  
Que la Discorde est dans ces lieux.

VENUS.

Tu ne peux exciter, que de vaines allarmes,  
Tu rendras mon triomphe encor plus glorieux.  
Faisons regner l'Amour, faisons briller ses charmes.  
Les doux plaisirs, sont ses plus fortes armes.

LE CHŒUR.

Faisons regner l'Amour, faisons briller ses charmes.  
Les doux plaisirs, sont ses plus fortes armes.

130

LE CHŒUR.

Ah ! que ce jour,  
Va faire à l'Amour,  
De conquêtes nouvelles !  
Que ses appas,  
Vont soumettre de Belles,  
Qui n'y pensent pas !  
Il va fléchir tous les cœurs rebelles,  
Il va pour jamais,  
Les blesser de ses traits ;  
Loin de les craindre,  
Cherchons leurs coups :  
Quel cœur peut se plaindre,  
D'un tourment si doux ?  
Au Dieu d'Amour, cédonz la victoire ;  
Quand il nous soumet à ses desirs,  
C'est moins pour sa gloire,  
Que pour nos plaisirs.

*Second Couplet.*

Que tes faveurs,  
Vont charmer les cœurs !  
Amour, que de Cruelles ?  
Tu vas dompter !  
Et que d'Amants fideles,  
Vont en profiter !  
Tu vas fléchir tous les cœurs rebelles,  
Tu vas pour jamais,  
Les blesser de tes traits,  
Loin de les craindre,  
Cherchons leurs coups,  
Quel cœur peut se plaindre,  
D'un tourment si doux ?

131

Au Dieu d'Amour, cédonz la victoire,  
Quand il nous soumet à ses desirs,  
C'est moins pour sa gloire,  
Que pour nos plaisirs.

LE CHŒUR.

Mortels, que l'Amour vous entraîne,  
Cédez à ses douces ardeurs :  
Qu'il vous blesse, qu'il vous enchaîne,  
Qu'il regne à jamais dans vos cœurs.

VENUS à LA DISCORDE.

Commence à ressentir l'effet de ma vengeance.  
Discorde, voy l'Amour triompher de la France.

*Fin de la première Entrée.*

AVIS,

ON a choisi des Nations de l'Europe, celles dont les caracteres se contrastent davantage, & promettent plus de jeu pour le Théâtre : La France, l'Espagne, l'Italie & la Turquie : On a suivy les idées ordinaires qu'on a du genie de leurs Peuples : Le François est peint volage, indiscret & coquet ; l'Espagnol, fidele & romanesque ; l'Italien, jaloux, fin et violent ; Enfin, l'on a exprimé, autant que le Théâtre l'a pû permettre, la hauteur & la souveraineté des Sultans, & l'emportement des Sultanes.

## SECONDE ENTRÉE. LA FRANCE.

*Le Théâtre represente un Boccage, & dans le fond un Hameau.*

### SCENE PREMIERE.

SILVANDRE & PHILENE.

PHILENE.

QUoy ? pour l'Objet de vôtre ardeur,  
Vous préparez encore une fête nouvelle ?  
Tant de fidelité doit fléchir sa rigueur ;  
En vain, Doris affecte une fierté cruelle,  
Elle se lassera de refuser son cœur,  
Aux soins que vous prenez pour elle.

SILVANDRE.

Ce n'est plus de Doris, que j'attens mon bonheur.

PHILENE.

Ciel ! qu'entens-je ?

SILVANDRE.

L'Amour, m'offre un nouveau Vainqueur,  
Et me force d'être infidele.  
Je romps mes premiers nœuds, pour des nœuds plus charmants  
Mon infidelité m'est chere,  
Et j'ay plus de plaisir à trahir mes serments,  
Que je n'en sentis à les faire.

PHILENE.

A qui donc offrez-vous, vôtre hommage nouveau ?

SILVANDRE.

A l'indifferente Cephise.  
Que mon triomphe seroit beau,  
Si je la soumettois au Dieu qu'elle méprise !

PHILENE.

Vous desiriez, avec la même ardeur,  
Qu'un jour Doris, partageât vôtre flâme.

SILVANDRE.

He-bien ; je vous apprens que j'ay soumis son cœur,  
Les feux, dont je brûlois, ont passé dans son ame :  
Mes serments, mes pleurs, mes sôûpirs,  
M'ont obtenu, l'aveu que je demandois d'elle.

PHILENE.

Pourquoi donc brûlez-vous, d'une flâme nouvelle ?

SILVANDRE.

L'Amour, en comblant nos desirs,  
A de nouveaux nœuds, nous appelle.  
Plus de fois on est infidele,  
Et plus on goûte de plaisirs.  
L'Amour, en comblant nos desirs,  
A de nouveaux nœuds nous appelle.  
Cephise, se plaît en ces lieux.

PHILENE.

C'est elle-même, qui s'avance.

SILVANDRE.

Allons, Philene, évitons sa presence.  
La Fête, en ma faveur, doit prévenir ses yeux.

### SCENE SECONDE.

CEPHISE.

Paisibles Lieux, agréables Retraites,  
Je n'aimeray jamais que vous.  
En vain, mille Bergers, viennent à mes genoux,  
Me jurer des ardeurs parfaites.  
Beaux lieux n'en soyez point jaloux,  
Je méprise leur flâme, & je les quitte tous,  
Pour le plaisir que vous me faites :  
Paisibles Lieux, agréables Retraites,  
Je n'aimeray jamais que vous.  
Pour forcer mon cœur à se rendre,  
On fait des efforts chaque jour ;  
Mais, quelques pleurs que je fasse répandre,  
Quelques serments que l'on me fasse entendre,  
Ce sont les pièges de l'Amour ;  
Je me garderay bien de m'y laisser surprendre.

### SCENE TROISIÈME.

*CEPHISE, Troupe de Bergers, de Bergere, & de Pastres, qui l'interrompent par leurs danses.*

CEPHISE.

Que voy-je ? quel spectacle ! & quels nouveaux concerts !  
A qui ces Jeux sont-ils offerts ?

CHŒUR DES BERGERS.

Aimez, aimez, belle Bergere,  
Laissez-vous enflâmer,  
Que sert l'avantage de plaire,  
Sans le plaisir d'aimer ?

UNE BERGERE.

Soupirez, jeunes cœurs,  
Suivez, ce qu'Amour vous inspire ;  
Cent nouvelles douceurs,  
Vous attendent dans son empire :

Soûpirez, jeunes cœurs,  
Devroit-on vous le dire ?

CHEUR DE BERGERS.

Aimez, aimez, belle Bergere,  
Laissez-vous enflâmer,  
Que sert l'avantage de plaire,  
Sans le plaisir d'aimer ?

138

UNE BERGERE.

Aimons, dans la jeune saison,  
Cédons, cédon, à la tendresse :  
Nous en faut-il d'autre raison,  
Que le penchant qui nous en presse ?  
En vain, une erreur extrême,  
Nous deffend de nous enflâmer ?  
Nôtre cœur, sent assez luy-même,  
Le besoin qu'il a d'aimer.

CHEUR DE BERGERS.

Aimez, aimez, belle Bergere,  
Laissez-vous enflâmer ;  
Que sert l'avantage de plaire,  
Sans le plaisir d'aimer ?

UNE BERGERE.

Soûpirons tous,  
Suivons l'Amour, sans nous contraindre ;  
Il est plus doux,  
De le sentir que de le craindre.  
Qui sent ses coups,  
Les cherit, au lieu de s'en plaindre ;  
L'Amour, rend les Amants,  
Jaloux de leurs tourments,  
Ses feux sont charmants,  
Gardons-nous bien de les éteindre,  
C'est des tendres soûpirs,  
Que naissent les plaisirs.

139

CEPHISE.

Que je sçache du moins, d'où me vient cet hommage ;  
Quel Amant me poursuit, jusques dans ce boccage ?

## SCENE QUATRIÈME.

CEPHISE & SILVANDRE.

SILVANDRE.

VOyez à vos genoux cet Amant empressé :  
Je découvre en tremblant l'ardeur qui me possède ;  
Mais, pardonnez aux maux, dont je me sens pressé,  
C'est dans les yeux qui m'ont blessé,  
Que j'en viens chercher le remede.

CEPHISE.

Qu'entends-je ? quels discours ! vous seriez-vous mépris ?  
Vous me prenez, peut-être, pour Doris.



SILVANDRE.

Non : Cephise, c'est vous, à qui je viens apprendre,  
Le violent amour, dont je ressents les coups.  
Hélas ! Doris, a-t'elle autant d'attraits que vous,  
Et peut-on s'y méprendre ?

140

CEPHISE.

Ce n'est donc que depuis deux jours,  
Que vos yeux, la trouvent moins belle ?  
Vous luy juriez alors, une ardeur éternelle.  
Quoy ? pouvez-vous, si-tôt démentir vos discours ?

SILVANDRE.

Lorsque Doris, me parût belle,  
Je ne connoissois pas encore vos attraits,  
Il faudroit, pour être fidele,  
Vous avoir toujourns vûë ou ne vous voir jamais.

CEPHISE.

Que n'adrez-vous mieux un langage si tendre,  
De quelqu'autre Bergere, il surprendroit la foy ;  
Pour moy, je fuis l'Amour, & je veux m'en deffendre ;  
Mais, s'il me contraignoit, quelque jour à me rendre,  
Du moins, voudrois-je un cœur, qui n'eût aimé que moy.

SILVANDRE.

Eh bien, vous serez satisfaite.  
J'ay senty pour vous seule, une flâme parfaite,  
Je n'ay jamais aimé, comme j'aime en ce jour :  
Doris étoit, ma derniere amourette,  
Vous êtes mon premier amour.

141

CEPHISE.

Laissez-moy, c'est trop vous entendre,  
Redonnez vôtre cœur à l'aimable Doris.

SILVANDRE.

Je vous suivray par tout.

DORIS, *qui survient.*

Silvandre, cher Silvandre ;  
Ah ! je l'appelle en vain, il est sourd à mes cris.

## SCENE CINQUIÉME.

DORIS.

QUel funeste coup pour mon ame !  
Quoy ? Silvandre tu me trahis ?  
Ingrat, qu'as-tu fait de ta flâme ?  
C'est Doris, qui te cherche, & c'est toy qui la fuis.  
Tu me jurois, que l'Astre qui m'éclaire,  
S'éteindroit avant ton amour ;  
Au delà du tombeau, je devois t'être chere,  
Jamais ardeur, ne parût plus sincere,  
Hélas ! que de serments, tu trahis en ce jour ?  
Tu crois trouver ailleurs une plus douce chaîne ;  
Mais, Perfide, crois-tu que je t'y laisse en paix ?  
J'iray troubler sans cesse en Rivale inhumaine,

Les douceurs que tu te promets :  
Mon amour outragé, me tiendra lieu de haine,  
Et je te rendray bien les maux que tu me fais.

142

Mais, ses tourments, calmeront-t'ils ma peine ?  
Non, non, il faut plutôt luy cacher mon courroux,  
Que dans d'autres liens, un nouveau feu l'entraîne ?  
Il ne jouïra point de mon dépit jaloux ;  
Et j'attendray qu'à mes genoux,  
Son inconstance le ramene.

*Fin de la Seconde Entrée.*

143

### TROISIEME ENTRÉE. L'ESPAGNE.

*Le Théâtre représente une Place publique, que l'on discerne à peine,  
parce que l'action se passe dans la nuit.*

#### SCENE PREMIERE.

DOM PEDRO, *Cavalier Espagnol, sous le balcon de sa Maîtresse.*

Sommeil, qui chaque nuit, jouïssiez de ma Belle,  
Ne versez point encor vos pavots sur ses yeux,  
Attendez, pour regner sur elle,  
Qu'elle ait appris mes tendres feux.  
Je vais parler, c'est assez me contraindre,  
C'est trop cacher les maux qu'elle me fait souffrir ;  
Du moins, il est temps de m'en plaindre,  
Lors que je suis prêt d'en mourir.

144

Ah ! s'il plaisoit à l'Objet que j'adore,  
De soulager mon amoureux tourment,  
Le sort fatal que je déplore,  
Deviendroit un destin charmant.  
Mais, ma mort est toujours certaine,  
Quelque succès qu'Amour daigne me préparer,  
Que Lucile soit inhumaine,  
Ou sensible à l'ardeur, que je viens déclarer,  
Il faudra toujours expirer,  
De mon plaisir, ou de ma peine.  
Quelle Troupe s'avance ? & qui l'amene icy ?  
Restons, j'en veux être éclairci.

#### SCENE SECONDE.

*DOM CARLOS, amene avec luy une Troupe de Musiciens & de Danseurs. Le Théâtre est éclairé.*

DOM CARLOS.

LA nuit, ramene en vain, le repos dans le monde,  
Mon cœur est toujours agité ;  
Mais, mon trouble & mes soins, sont ma félicité,  
J'aime mieux en jouïr, que d'une paix profonde :

La nuit, ramene en vain, le repos dans le monde,  
Mon cœur est toujours agité.

145

*à sa Troupe.*

C'est à vous, de servir une ardeur si constante,  
Soûmettez à l'Amour, la Beauté qui m'enchante ;  
Par vos plus tendres chants, tâchez de la charmer,  
Rendez-luy, le plaisir que je sens à l'aimer.

*On commence la Serenade.*

UN MUSICIEN.

Nuit, soyez fidelle,  
L'Amour ne revele,  
Ses secrets, qu'à vous.

LE CHŒUR.

Nuit, soyez fidelle,  
L'Amour ne revele,  
Ses secrets, qu'à vous.

LE MUSICIEN.

S'il veut, à quelque Cruelle,  
Faire enfin sentir ses coups ;  
Nuit, soyez fidelle,  
L'Amour ne revele,  
Ses secrets, qu'à vous.

LE CHŒUR.

Nuit, soyez fidelle,  
L'Amour ne revele,  
Ses secrets, qu'à vous.

LE MUSICIEN.

Si quelque Amant, prés de sa Belle,  
Trompe les yeux des Jaloux ;  
Nuit, soyez fidelle,  
Et cachez à tous,  
Des mysteres si doux :

146

Nuit, soyez fidele,  
L'Amour ne revele  
Ses secrets, qu'à vous.

LE CHŒUR.

Nuit, soyez fidele  
L'Amour ne revele,  
Ses secrets, qu'à vous.

DOM CARLOS.

Vous ne paroissez point, ingrata Leonore,  
Méprisez-vous qui vous adore ?  
Se peut-il, que mon tendre amour,  
Ne fléchisse jamais vôtre ame,  
Quoy ? la nuit, si propice à l'amoureuse flâme,  
Ne me sert pas mieux que le jour ?  
N'est-il pas temps qu'un sort heureux réponde,  
Aux soins trop éprouvez de ma sincere ardeur ?  
Le plus fidele Amant du monde,  
N'a-t'il pas droit sur vôtre cœur ?

## SCENE TROISIÉME.

DOM PEDRO & DOM CARLOS.

DOM PEDRO.

MOderez le transport que vous faites paroître ;  
Il faut s'expliquer autrement.  
N'usurpez point le nom de plus fidele Amant,  
C'est moy, qui me pique de l'être.

147

DOM CARLOS.

En vain, l'avez-vous prétendu,  
On ne peut égaler mes feux, ni ma constance ;  
Bannissez l'injuste esperance,  
De me ravir un titre qui m'est dû.

DOM PEDRO.

Puisque Lucile, est l'objet de ma flâme,  
Peut-il être des feux, plus ardents que les miens ?  
L'Amour, par d'autres yeux, peut-il blesser une ame,  
Si vivement, que par les siens ?

DOM CARLOS.

Lucile, est digne qu'on l'adore,  
Elle enchaîne les cœurs des plus aimables nœuds ;  
Si je n'avois vû Leonore,  
Nous brûlerions des mêmes feux.

DOM PEDRO & DOM CARLOS.

Que nôtre ardeur, soit éternelle,  
L'Amour, nous promet mille attraits ;  
Disputons à jamais,  
A qui sera plus tendre & plus fidele.

DOM CARLOS *à sa Troupe.*

Vous, chantez, celebrez, de si belles ardeurs ;  
Que vos voix, que vos chants attendrissent les cœurs.

LE CHŒUR.

Chantons de si belles ardeurs ;  
Que nos voix, que nos chants attendrissent les cœurs.

148

UNE MUSICIENNE.

*El esperar en amor es merecer.  
El persistir es un esforçar el hádo,  
En gozar suele mudarse el padecer.  
Al fin es Amante qui en está amado.  
El esperar en amor es merecer.*

*Sens de l'Espagnol.*

Un cœur, dans l'empire d'Amour,  
Merite les biens qu'il espere ;  
Sa constance amene le jour,  
Où l'Objet qu'il trouvoit severe,  
S'attendrit, & brûle à son tour :  
Un cœur, dans l'empire d'Amour,  
Merite les biens qu'il espere.

UNE ESPAGNOLE.

Soyez constant dans vos amours,  
Amants, on est prêt à se rendre :  
Un cœur qu'on attaque toujours,  
Se lasse enfin de se deffendre ;  
Tôt ou tard, il vient d'heureux jours,  
A qui sçait les attendre.

LE CHŒUR.

Chantons, de si belles ardeurs,  
Que nos voix, que nos chants, attendrissent les cœurs.

*Fin de la troisième Entrée.*

149

## QUATRIÈME ENTRÉE. L'ITALIE.

*Le Théâtre represente une Sale magnifique, preparée pour un Bal.*

SCENE PREMIERE.

OCTAVIO & OLIMPIA.

OCTAVIO.

NE verray-je jamais le jour,  
Où je seray content de l'ardeur de vôtre ame ?  
Ingrate, vous brûlez d'une trop foible flâme ;  
Vous offensez, & l'Amant, & l'Amour.  
Ne verray-je jamais le jour,  
Où je seray content de l'ardeur de vôtre ame ?

OLIMPIA.

De quel reproche encor, venez-vous m'allarmer ?  
Vos soupçons, plus long-temps, ne peuvent se contraindre,  
Que sert Ingrat, de vous aimer ?  
Vous ne cessez point de vous plaindre.

150

OCTAVIO.

Je ne me plaindrois pas,  
Si vous m'aimiez, comme il faut que l'on aime ;  
A suivre sans cesse vos pas,  
Je trouve une douceur extrême :  
Tous les autres plaisirs, sont pour moy sans appas :  
Du bonheur de vous voir, je fais mon bien suprême :  
Helas ! si vous m'aimiez de même,  
Je ne me plaindrois pas.  
Mais, que vous êtes loin de l'ardeur qui m'enflâme ?  
Mon bonheur, ne fait pas le plus doux de vos soins ;  
Et de tous les plaisirs, que peut goûter vôtre ame :  
Mon amour, est celui qui la touche le moins.

OLIMPIA.

Je connois ce qui vous irrite,  
Vous souffrez à regret, que je vienne en ces lieux ;  
Et le spectacle, où l'on m'invite,  
Offense peut-être vos yeux.

OCTAVIO.

C'est le sujet de mes justes allarmes,  
Vous reconnoissez mal ma foy ;  
Je renonce à tout pour vos charmes,  
Et vous ne quittez rien pour moy.

151

OLIMPIA.

Sortez de l'amoureux empire ;  
Ou devenez plus tranquile, en aimant ;  
Un cœur qui s'allarme aisément,  
N'est point heureux quand il soupire :  
Pour moy, l'Amour est un plaisir charmant ;  
Pour vous, c'est un martyr.

OCTAVIO.

Ah ! ne murmurez point de mes transports jaloux !  
L'excès de mon amour, fait celui de mes craintes ;  
Tout ce qui s'approche de vous,  
Porte à mon cœur, de sensibles atteintes,  
Que ne sommes-nous seuls en des lieux retirez !  
Je cesserois, peut-être de me plaindre ;  
Plus vos attraits y seroient ignorez,  
Moins j'aurois de Rivaux à craindre.  
On vient. Songez du moins que je suis près de vous,  
Et ménagez un cœur jaloux.

152

## SCENE SECONDE.

OCTAVIO & OLIMPIA.

*Troupe de Masques.*

LE CHŒUR DES MASQUES.

TEndres Amants, rassemblons-nous ;  
Pour les cœurs que l'Amour enchaîne,  
Quel séjour, peut être plus doux ?  
S'il se trouve icy des Jaloux ;  
L'Amour ne les amene,  
Que pour les tromper tous.

UNE VENITIENNE.

*Ad un cuore tutto geloso,  
Deve amor negar pieta.  
La sua face,  
Ch'alletta, è piace,  
Vuol dolcezza, non crudelta.  
Ad un cuore tutto geloso,  
Deve amor negar pieta.  
Un bel viso tutto vezzoso,  
Merta un laci di lealta.  
Che Cupido,  
Quel nume infido,  
Aborrisce la ferita.  
Un bel viso tutto vezzoso,  
Merta un laci di lealta.*

*Sens de l'Italien.*

Sur les jaloux, l'Amour épuise  
 Ses plus redoutables rigueurs :  
 Il veut qu'on engage les cœurs,  
 Et deffend qu'on les tirannise,  
 Belles, prenez de douces chaînes,  
 Tout doit répondre à vos desirs :  
 Le Dieu d'Amour, garde ses peines,  
 Pour qui troublera vos plaisirs.

UNE VENITIENNE, *deguisée.*

Formons d'aimables jeux, laissons-nous enflâmer ;  
 Il n'est permis icy, que de rire & d'aimer.

LE CHŒUR.

Formons d'aimables jeux, laissons-nous enflâmer ;  
 Il n'est permis icy, que de rire & d'aimer.

LA VENITIENNE.

Bannissons de ces lieux, l'importune raison,  
 Elle vaut moins qu'une aimable folie ;  
 Un doux excès, sied bien dans la jeune saison ;  
 Pour être heureux, il faut qu'un cœur s'oublie.

LE CHŒUR.

Formons d'aimables jeux, laissons-nous enflâmer ;  
 Il n'est permis icy, que de rire & d'aimer.

LA VENITIENNE.

Rendez-vous, jeunes cœurs, cédez à vos desirs,  
 Tout vous inspire un tendre badinage ;  
 Ne préférez jamais, la sagesse aux plaisirs,  
 Il vaut bien mieux être heureux qu'être sage.

LE CHŒUR.

Formons d'aimables jeux, laissons-nous enflâmer ;  
 Il n'est permis icy, que de rire & d'aimer.

*Une autre VENITIENNE, déguisée.*

Livrons-nous aux plaisirs, il n'est rien de plus doux :  
 Pour qui seroient-ils faits, si ce n'étoit pour nous ?

LE CHŒUR.

Livrons-nous aux plaisirs, il n'est rien de plus doux :  
 Pour qui seroient-ils faits, si ce n'étoit pour nous ?

LA VENITIENNE.

Mille amours déguisez dans ce charmant séjour,  
 Comblent nos cœurs, d'une douceur extrême ;  
 Si quelqu'un en ces lieux, est entré sans amour,  
 Ne craignons pas qu'il en sorte de même.

LE CHŒUR.

Livrons-nous aux plaisirs, il n'est rien de plus doux ;  
 Pour qui seroient-ils faits, si ce n'étoit pour nous ?

LA VENITIENNE.

L'Amour, jeunes Beutez, accompagne vos pas,  
 Pour tout soumettre, il vous prête ses armes ;  
 C'est vainement, qu'aux yeux vous cachez mille appas,  
 A tous les cœurs, il revele vos charmes.

LE CHŒUR.

Livrons-nous aux plaisirs, il n'est rien de plus doux ;  
Pour qui seroient-ils faits, si ce n'étoit pour nous ?

*Pendant la Fête, un des Masques danse avec OLIMPIA, & fait remarquer beaucoup d'empressement pour elle. Quand le Bal finit, OCTAVIO suit ce Masque, & OLIMPIA reste surprise de se trouver sans luy.*

UNE FEMME DU BAL.

*Si cherzi, si rida,  
Si pensi a goder :  
Gia sotto te piume,  
D'aligero Nume,  
Per noi si matura,  
L'acerbo piacer.  
Si cherzi, si rida,  
Si pensi à goder.*

156

*Sens de l'Italien :*

Rions & folâtrons, ne songeons qu'aux plaisirs,  
L'Amour, sous ses aîles,  
Au gré de nos desirs,  
Meurit mille douceurs nouvelles.

### SCENE TROISIÉME.

OLIMPIA.

QU'est devenu, le jaloux qui m'obsède ?  
Ciel ! quel est le sujet de son éloignement ?  
Auroit-il reconnu, l'ardeur qui me possède ?  
Mes regards, n'ont-ils pas découvert mon Amant ?  
Peut-être, de nos yeux, la douce intelligence,  
N'a pû garder le secret de nos cœurs ;  
Ces indiscrets témoins, de nos tendres langueurs,  
Ont enfin, rompu le silence.  
Ah ! faut-il, qu'une injuste loy,  
Destine à ce jaloux, le reste de ma vie ;  
Les soins que son Rival, a laissé voir pour moy,  
Me font redouter sa furie ;  
Que je crains...

157

### SCENE QUATRIÉME.

OCTAVIO & OLIMPIA.

OCTAVIO, *rentre en remettant son Poignard.*

OLIMPIA.

MAis, que vois-je ? ô Ciel !  
Cruel ! quelle rage vous guide ?  
De quels affreux transports, étincellent vos yeux ;

OCTAVIO.

Gemi, pleure à ton tour, Perfide ;  
Va, cours, de ton Amant recevoir les adieux ;  
Il expire près de ces lieux.

OLIMPIA, *en s'évanoüissant.*

Ciel !



OCTAVIO.

Eh-bien, Malheureux ! en douterois-je encore ?  
Sa douleur, m'en dit plus que je n'en veux sçavoir ;  
Me voilà donc certain, du feu qui la devore ;  
Cependant, je n'ay pû vanger mon desespoir,  
Sur celui que son cœur adore.

158

En vain, je l'ay suivy, ce trop heureux Amant  
Fatale Fête, Nuit trop sombre,  
C'est vous, dont le tumulte & l'ombre,  
Ont derobé ses jours à mon ressentiment.

à OLIMPIA.

Tu reprends tes esprits, Cruelle, à ce langage,  
Je suis le seul qui souffre icy :

à part.

De tous ses mouvements, je sens croître ma rage ;  
Je voulois luy surprendre un secret qui m'outrage ;  
Je n'ay que trop bien réussi.

OLIMPIA.

Vous voyez mon ardeur, il n'est plus temps de feindre,  
Mon secret se découvre à vos soupçons jaloux ;  
C'est à l'Amour qu'il faut vous plaindre,  
Je l'aurois écouté, s'il m'eût parlé pour vous.

OCTAVIO.

Quoy ! Perfide, mes feux, le devoir, ma tendresse,  
Mes pleurs, n'ont pu vous attendrir ?  
Ah ! je veux desormais reparer ma foiblesse,  
Je mettray tous mes soins à vous faire souffrir :  
Puisque vous brûlez pour un autre,  
Mon Rival en perdra le jour ;  
Ma fureur, dans son sang, éteindra son amour,  
Et punira le vôtre.

159

OLIMPIA.

Cruel, cessez de m'allarmer,  
N'écoutez point une injuste colere :  
C'étoit à moy de vous aimer ;  
Mais, c'étoit à vous, de me plaire.

OCTAVIO.

Ingrate, ce discours vient encor animer  
Mon desespoir & ma vengeance.

OLIMPIA.

Pour vous aider à les calmer,  
Il faut fuir de vôtre presence.

## SCENE CINQUIÈME.

OCTAVIO

QUel outrage ! mon cœur ne peut le soutenir,  
Elle me laisse, elle rit de ma peine ;  
Dieux ! quand l'Hymen est prêt à nous unir,  
La Perfide, à ses nœuds, oppose une autre chaîne.  
Non, je ne puis luy pardonner,  
Je me livre aux transports de ma fureur extrême,

Je suivray les conseils, qu'elle me vient donner.  
Immolons mon Rival, son Amante & moy-même.

160

Ne vaudroit-il pas mieux, rompre un fatal lien ?  
Mais, le puis-je ? quel vain espoir me flatte ?  
Sans l'Objet de mes feux je n'espere plus rien ;  
C'est sa seule rigueur, qu'il faut que je combatte :  
Allons tomber encor aux genoux de l'Ingratte,  
Pour attendrir son cœur, ou pour percer le mien.

*Fin de la quatrième Entrée.*

161

## DERNIERE ENTRÉE. LA TURQUIE,

*Le Théâtre represente les Jardins du Serail, & dans le fonds le Palais des Sultanes.*

### SCENE PREMIERE.

ZAYDE.

MES yeux, ne pourrez-vous jamais,  
Forcer mon Vainqueur à se rendre  
Faut-il avec un cœur si tendre,  
Avoir de si foibles attraits,  
Mes yeux, ne pourrez-vous jamais,  
Forcer mon Vainqueur à se rendre ?  
Au moment de mon esclavage,  
Quand on me conduisit dans ce riche Palais,  
Il parut à mes yeux l'Antre le plus sauvage ;  
Je le fis retentir de mes tristes regrets ;  
Je me fis une image affreuse,  
Du Souverain, que j'adore aujourd'huy ;  
Mais, sa presence enfin, dissipa mon ennuy ;  
Et je me trouvai trop heureuse,  
D'être captive auprès de luy.

162

Les Beutez dont il est le Maître,  
Par son ordre, bientôt, s'assemblent dans ces lieux.  
Amour, Amour, fais-luy connoître,  
Le cœur qui le merite mieux.  
Mais, c'est luy que je voy, gardons-nous de paroître,  
Il n'est pas temps encor, de m'offrir à ses yeux.

### SCENE SECONDE.

ZULIMAN & ROXANE.

ROXANE.

QUoy, pour d'autres appas, vôtre ame est enflâmée ?  
Mes soupirs, desormais vont être superflus ;  
Ah ! pourquoy m'avez-vous aimée ?  
Ou pourquoy ne m'aimez-vous plus ?

ZULIMAN.

Je ne romprois pas nôtre chaîne,

Si vous sçaviez m'y retenir ;  
Mon cœur s'accorde sans peine,  
A qui sçait mieux l'obtenir.

ROXANE.

Que vôtre inconstance est cruelle !  
Helas ! vous m'ôtez vôtre cœur,  
Et malgré toute ma douleur,  
Je n'ose vous traiter d'Ingrat & d'Infidele.

163

Je vois avec horreur, mépriser mes appas,  
Je sens les plus vives allarmes ;  
Mais, le respect me force à murmurer tout bas,  
Et me fait devorer, mes soupirs & mes larmes.

ZULIMAN.

Vous meritez un sort plus doux,  
Et mon cœur à regret, se détache du vôtre ;  
La pitié parle encor pour vous,  
Mais, l'Amour parle pour un autre.

ROXANE.

C'en est donc fait, Seigneur, mes beaux jours sont passez ?

ZULIMAN.

Je n'oublieray jamais, que vous me fûtes chere.

ROXANE.

Vous ne m'aimez plus, c'est assez,  
Tout le reste me desespera ;  
Que ne puis-je oublier, que je vous ay sçû plaire !  
Je ne sentirois pas que vous me trahissez.

ZULIMAN.

On s'approche ; cessez une plainte trop vaine ;  
Celles qu'icy mon ordre amene,  
Vont par leurs jeux, répondre à mes desirs ;  
Dissimulez vôtre peine,  
Et respectez mes plaisirs.

ROXANE.

Voyons du moins, l'Objet de ses nouveaux soupirs ;  
Sçachons, à qui je dois ma haine.

164

### SCENE TROISIÉME.

ZULIMAN, ROXANE, ZAYDE, & les autres Sultanes.

*Les Sultanes, forment plusieurs danses, pour plaire à ZULIMAN.*

ZAYDE.

Que l'Amour, dans nos cœurs, fasse naître  
Mille ardeurs, pour nôtre auguste Maître ;  
Que nos tendres soupirs,  
Préviennent ses desirs.

LE CHŒUR.

Que l'Amour, dans nos cœurs, fasse naître  
Mille ardeurs, pour nôtre auguste Maître ;  
Que nos tendres soupirs,  
Préviennent ses desirs.

ZAYDE.

Dans ces lieux, tout doit le satisfaire ;  
Pour ce charmant Vainqueur, laissons-nous enflâmer ;  
Attendons le bonheur de vous plaire,  
En jouïssant toûjours du plaisir de l'aimer.

LE CHŒUR.

Dans ces lieux, tout doit le satisfaire ;  
Pour ce charmant Vainqueur, laissons-nous enflâmer ;  
Attendons le bonheur de luy plaire,  
En jouïssant toûjours du plaisir de l'aimer.

165

ZULIMAN, à ZAYDE

Vous brillez seule en ces retraites,  
Vous effacez tous les autres appas ;  
L'Amour, ne se plaît qu'où vous êtes,  
Il languit, où vous n'êtes pas :  
Mon cœur, ne sent que trop le plaisir que vous faites...

ZAYDE.

Quoy ? Seigneur....

ZULIMAN.

C'est de vous, que je me sens épris ;  
Depuis le jour que je vous vis,  
Mon cœur, belle Zayde, en secret vous adore.

ZAYDE.

Helas ! s'il étoit vray, vous me l'auriez appris.

ZULIMAN.

Non, & c'est un secret, que je tairois encore,  
Si vos tendres regards, ne me l'avoient surpris.  
J'esperois affranchir mon ame,  
Du peril d'engager sa foy ;  
Et je ne voulois pas me permettre une flâme,  
Qui prît trop d'empire sur moy.  
J'ay long-temps differé de vous rendre les armes,  
Pour éviter d'éternelles amours.  
Des Beutez de ces lieux, j'empruntois le secours ;  
Mais, vous triomphez de leurs charmes,  
Et je vous aime, enfin, pour vous aimer toûjours.

166

ROXANE, *tirant son poignard, & voulant frapper ZAYDE.*

Ah, c'en est trop, je cède à cet outrage,  
Versons le sang que demande ma rage.

ZULIMAN, *luy arrachant son poignard.*

Ciel ! que vois-je ? quelle fureur !  
Malheureuse, qu'ose-tu faire ?

ROXANE.

Je voulois la punir d'avoir trop sçû te plaire,  
Et de m'avoir ravy ton cœur.  
Le desespoir dont je suis animée,  
S'enflâme encor par tes discours ;  
Tu luy jures, Cruel, tes plus tendres amours,  
Tu l'aimes cent fois, plus que tu ne m'as aimée.  
Quand tu formas les nœuds, que tu romps pour jamais,

J'éprouvay ta fierté, jusques dans ta tendresse ;  
Helas ! c'est avec d'autres traits,  
Que l'amour aujourd'huy te blesse,  
Devant ses yeux, ton orgüeil cesse ;  
J'ay voulu vanger mes attraits,  
Et te punir de ta foiblesse.

ZULIMAM.

Quoy ! ne crains-tu pas que la mort,  
Soit le prix de ton insolence.

ROXANE.

Je n'ay pô remplir ma vengeance ?  
Ce regret seul, sans toy, peut terminer mon sort :  
Mais, toy, Rivale trop cruelle,  
Pren ce fer, Infidele à mon juste courroux ;  
Portes-en à mon cœur, une atteinte mortelle ;  
Tu m'as déjà porté de plus sensibles coups.

167

ZULIMAN.

Qu'on l'ôte de mes yeux, & qu'on s'assûre d'elle.

#### SCENE QUATRIÈME.

ZULIMAN, ZAYDE, & *les autres Sultanes.*

ZAYDE.

AU nom de nos tendres ardeurs ?  
Oubliez sa jalouse rage,  
Ne vous vangez de ses fureurs,  
Qu'en m'aimant d'avantage.

ZULIMAN.

Je suis épris de vos attraits,  
Autant qu'on le peut être ;  
Mon feu ne sçauroit croître,  
Ni s'affloiblir jamais.

ZULIMAN & ZAYDE.

Livrons nos cœurs à la tendresse,  
Ne formons que d'heureux desirs ;  
Aimons-nous, aimons-nous sans cesse,  
Comptons nos jours par nos plaisirs.

ZULIMAN.

Que tout signale icy nos ardeurs mutuelles,  
Qu'on offre à nos regards, les Fêtes les plus belles.

168

#### SCENE CINQUIÈME.

ZULIMAN, ZAYDE, LES SULTANES, & *les Bostangis ou Jardiniers du Serail, forment plusieurs Jeux, suivant leur caractere.*

Le Chef des Bostangis, à qui le CHŒUR répond.

*Vivir, vivre, gran Sultana.*

*Unir, unir, li cantara.*

*Mille volte exclamara,*

*Vivir, vivre, gran Sultana.*

*Bello como star un flor ;  
Durar quanto far arbor.  
All' enemigos su sçiabola,  
Come a frutas tempesta.  
La rusciada matutina,  
Far florir su Jardina.  
Favor celesta,  
Coprir su turbanta.  
Star contento,  
Star potente,  
Del mondo star l'amor, ó lo spavento.  
En regnar,  
En amar,  
Far tributir, l'Occidento,  
L'Oriento.*

169

*En regnar,  
En amar,  
Sempre sentir,  
Plazer senza tormento.  
Dir e far,  
O disfar,  
Subito, subito,  
Sú ló momento.  
Star contento,  
Star potente,  
Del mondo star l'Amor, ó lo spavento.*

*Le sens des paroles franques.*

Vive le Souverain, qui nous donne des Loix ;  
Chantons chantons repetons mille fois,  
Vive le Souverain, qui nous donne des Loix ;  
Qu'il ignore à jamais les peines,  
Qu'il éprouve mille douceurs,  
Qu'il brille autant que les fleurs,  
Qu'il dure autant que les chesnes.  
Qu'il réunisse en luy, la force & le courage ;  
Que ses voisins jaloux,  
Craignent plus son courroux,  
Que nos fruits ne craignent l'orage.  
Qu'au devant de ses vœux, les cœurs viennent s'offrir,  
Que pour son bonheur, tout conspire,  
Et que le Ciel fasse toûjours fleurir,  
Et ses Jardins, & son empire.

170

## SCENE DERNIERE.

VENUS & LA DISCORDE.

LA DISCORDE.

C'En est top, Déesse inhumaine,  
Laisse-moy fuir de ce fatal séjour ;  
Tu n'as que trop jouïy de ma cruelle peine :  
O Ciel ! tout échape à ma haine,  
Et tout cède à l'Amour.

J'excitois vainement, le Dépit & la Rage ;  
La force de l'Amour, en brilloit d'avantage.  
Fuyons, fuyons de l'univers,  
Allons du moins regner dans les enfers.

*Elle s'abîme.*

VENUS.

La Discorde, à l'Amour, cède enfin la victoire.  
Vous, Jeux charmants, tendres Plaisirs,  
Volez de toutes parts, pour servir ses desirs ;  
Allez accroître encor son empire & sa gloire.

*Les Plaisirs partent, pour satisfaire à ses Ordres.*

*Fin de la cinquième & dernière Entrée.*